

Entretien avec Giney AYME

Giney Ayme est poète-plasticien, co-fondateur et directeur de publication de la revue de création «Incidences», membre de l'équipe du Festival International de Vidéo «Les Instants Vidéo» de Manosque, il manie peinture, sculpture, photographie, performances, installations, art public, publication.

«Il est comme un animal des bois. Dans le recul et dans l'approche. On pourrait dire qu'il a de la fuite dans les idées. Avec la truffe de son nez, il cherche la truffe dans la terre. Le diamant noir. C'est un chien de prairie, un renard rapide et inquiet. Il ne peut s'enfermer bien longtemps dans la quiétude. Il est comme les gens du voyage, dans le tragique de la gratuité. Il va d'un savoir à l'autre. Mais, comme le savoir faire, il n'en a que faire, quand il possède la maîtrise qui aplatit tout, il tourne le dos au c'est gagné d'avance et recherche la perte, le déséquilibre, le désordre, le hors compétence. Il est comme un enfant qui tient à bras ouvert un lexique troué d'ignorance et qui s'étonne dans le frémissement de la première fois, quand les gestes ne sont pas appris, quand les répliques ne sont pas écrites, quand les sursauts ne sont pas digérés. A ce moment glissant, vertigineux où les attitudes deviennent formes, où l'énergie trouve la certitude des canaux et s'offre en sacrifice aux contraintes.» (Pierre Tilman - catalogue exposition Cannes 1992)

Tu as dis que faire une revue était une pratique qui demandait une certaine dose d'immatunité et un grain de folie. Pourquoi avoir repris la revue *Incidences* à 50 ans, sans ressentir, a priori, ni immatunité ni grain de folie ?

J'ai abordé le monde de la revue en tant qu'auteur en 1993. Au delà de l'espace qui m'était destiné, j'ai aussitôt perçu le potentiel d'invention qui est la spécificité d'une revue. Cela n'avait rien à voir avec ce que j'avais rencontré ou imaginé dans l'édition d'art. Je découvrais un territoire où tout pouvait se tenter alors que je croyais être en présence d'un simple contenant compilatoire. Je me suis investi au point d'échanger une oeuvre contre un petit Macintosh et d'être en mesure de fabriquer ma propre revue. Fait exceptionnel à l'époque et très courant aujourd'hui, j'ai eu accès brutalement à tous les outils informatiques nécessaires à la fabrication du numéro 1.

Ce fut un moment féérique qui a provoqué une période d'apprentissage acharné. Là, tu es vraiment en contact avec ce que l'on appelle l'immatunité. Tu es le conducteur de la locomotive et tu ne sais pas conduire : tu avances avec ton premier scan, ta première mise en page... pas de coup d'essai, ça part à l'imprimerie et devient le premier numéro de la revue : «*marges*» 124 pages ! C'était de la folie complète, d'ailleurs cela n'aurait jamais du marcher.

Justement ! tu as fui toute ta vie ce qu'on qualifie de virtuosité, de professionnalisme, d'aboutissement dans le domaine de la création : pourquoi ?

J'ai abordé différentes choses, la sculpture, la peinture, la musique, l'écriture, le multimédia, la photographie, le monumental... Mais ce qui m'intéresse à vrai dire c'est le moment du passage de l'une à l'autre. Je commence un travail dans la perspective du comment je vais en sortir afin d'aborder une autre traverse, un autre territoire. L'incertitude, c'est ce qui permet de travailler en mettant sur le même plan un bloc de pierre de 10 tonnes, une route à peindre, trois galets, un éclat de verre, une feuille de chêne... Les choses, les oeuvres, il faut les envoyer en l'air, il ne faut pas avoir peur du bruit que cela fait en retombant, au contraire, il faut enregistrer le bruit du verre qui éclate, du bois qui retombe.

La virtuosité, quand tu coupes du bois, quand tu bâtis un mur de pierres, c'est praticable.

C'est tout différent quand tu joues de la musique ou devant ta toile blanche. La virtuosité quand elle s'incruste dans la création elle la parasite. En faisant un tableau, au bout de la deuxième, troisième version travaillée, je me trouvais dans le déjà fait, dans le refaisant. Et là, j'étais dans l'incapacité physique - réelle - de poursuivre. J'étais déjà dans un principe de spéculation. Tu spécules sur ce que tu sais faire, donc tu refais ce que tu sais faire - tu fabriques des échos. L'écho on connaît son principe, il va rarement en s'amplifiant, il va toujours dans la perte. Le virtuose c'est quelqu'un qui crie très fort et qui s'écoute, il ne voit pas qu'il est en train de s'éteindre.

Tu sais être virtuose, n'est pas nécessairement un cadeau pour un artiste ! Là où je l'ai perçu le plus concrètement, c'est dans la musique. Après avoir joué du rock très jeune (1), j'ai fait du flamenco avec des amis gitans. Une musique brute et difficile. Mais j'ai peut être réussi trop vite, et j'ai donné des récitals, des cours, en sachant pertinemment qu'en moi, au niveau de la guitare, du flamenco, le côté aride, la découverte étaient passés. J'ai peut être gâché ce flamenco là, en «l'exécutant» trop bien, plutôt qu'en conservant entre lui et moi une certaine maladresse. Je peux te donner un exemple de la façon très contradictoire dont la virtuosité se manifeste chez moi. Un jour pendant un récital à la Mutualité, à Paris, le capodastre de ma guitare s'est cassé sur scène ; je l'ai ramassé, et reconduit sans difficulté une autre construction musicale ; c'est parce que j'avais adopté l'attitude du virtuose. Je serais resté comme j'étais à l'instant de la découverte, je me serais cassé et cela aurait ému les musiciens, ils auraient vu que ma musique quand on la casse, je suis cassé. Là, cela a seulement impressionné le public. Aujourd'hui, je peux dire que j'aurais préféré me casser ce jour là. J'ai toujours regretté d'avoir perdu cette sensation où mes doigts forçaient pour travailler. Par contre je ne suis jamais devenu «professionnel» : jusqu'à un certain niveau, la concession à la représentation était possible - des concerts à droite à gauche, donner des cours - mais en faire son quotidien, c'était inconductible par la place stérilisante que cela prenait en moi.

J'imagine que ta façon d'aborder la direction d'une revue en a été influencée ! Cela n'est sûrement pas un hasard si elle s'édite sous forme associative ?

Bien sûr, on retrouve en écho la question précédente. Savoir faire quelque chose et l'exécuter a priori, ce n'est rien, c'est répondre à du quantitatif. Le faire seul, c'est se couper d'éventuelles critiques ou remises en cause, c'est un piège possible. Une revue de création est une boîte de conserve où tout peut se mélanger, cohabiter, s'entrechoquer. Les rapports corrosifs ne sont pas exclus, les mouvements d'humeur sont indispensables - il faut vraiment que ça craque pour que les éléments les plus fragiles puissent, paradoxalement se libérer, provoquer l'étincelle !.

A Incidences, on ne tente rien de didactique, rien de démonstratif. Chaque numéro s'est construit avec des rédacteurs différents qui étaient les artistes/auteurs les plus impliqués. Les thèmes abordés («*marge...s*»; «*Brûle ta propre patience*»; «*Tais-toi*» ; *Le baiser* ; *Marseille/Beyrouth* ; *De la mesure des choses*), n'existent pas comme des partitions à exécuter, tout juste si nous aimons, dans le thème, son ombre portée. Les œuvres des poètes, plasticiens, vidéastes, photographes... nous aimons les faire arriver comme venues de loin, de nulle part - ombre dont le porteur s'efface.

Dans le dernier numéro d'octobre 2001 nous citons en éditorial Walter Benjamin dans son annonce de la revue *Angelus novus* (1922), qui n'a jamais vu le jour : «(...) *La véritable destination d'une revue est de témoigner de l'esprit de son époque. L'actualité de cet esprit importe plus, à ses yeux, que son unité ou sa clarté elles-mêmes ; voilà ce qui la condamnerait - tel un quotidien - à l'inconsistance si ne prenait forme en elle une vie assez puissante pour sauver encore ce qui est problématique, pour la simple raison qu'elle l'admet. (...)*» Je suis impressionné par ce texte que nous avons pris comme objectif.

La revue Incidences est qualifiée de «belle revue». Cela, est-ce que tu pourrais le remettre en cause ?

C'est la question que nous nous posons entre chaque numéro, et c'est l'aspect le plus contradictoire de ce duo entre des fabricants et ce qu'ils font. Il y a une distorsion entre les bouts de chandelle avec lesquels nous avons fait les cinq premiers numéros et le résultat : une belle revue de 100 pages. Mais quelle belle tentation de remettre les compteurs à zéro !!! Moi qui la met en page cela m'inquiète d'envisager d'aller jusqu'au numéro 199 sur un boulevard, une revue de création n'est pas faite pour devenir une limousine.

En plus, quand nous disons comment elle est faite, personne ne nous croit. Par exemple, je travaillais comme maçon et peintre en bâtiment dans l'imprimerie où s'imprimait le numéro 2. Nous avons fait un échange, c'est comme cela que j'ai payé l'imprimeur.

Comment existe économiquement la revue incidences, comment s'inscrit-elle dans le marché du livre ?

Impossible de tricher : on fait ce qu'on ne se sait pas faire et ça se voit ! Au bout du parcours du combattant de chaque parution, il ne reste plus beaucoup de temps, d'énergie et d'argent. Il faut la diffuser, la distribuer, faire des salons, là s'exacerbent encore plus les contradictions dont je parle plus haut, c'est logique. Soit nous créons un poste de commercial sans salaire - laïsse moi rire ! - soit nous continuons nous mêmes : abonnements, subventions (importantes depuis le numéro 6), ventes sur salons, déplacements, dépôts en librairie, cadeau, bénévolat... Aucune bonne solution n'a été trouvée, c'est une discussion récurrentes entre les revuistes. Nous ne nous privons pas, d'ailleurs, d'en débattre, je pense notamment aux deux premières *Comédie des revues* de Montpellier (2000 - 2001).

Donne moi un exemple pratique du fait que tu assumes cette contradiction économique.

Marseille/Beyrouth, Incidences N° 3 : une partie du projet de l'artiste libanaise Nabila Zein comprenait un plan de Beyrouth et au centre d'un carré blanc une reproduction du dollar comme l'élément principal dans la reconstruction de son pays. Nous nous sommes alors interrogés sur notre rôle. Quatre pelés autour d'une petite revue très impliquée dans le rapport à l'image sur le point de représenter l'image du dollar ! Est-ce-que nous n'étions pas en train de passer à coté de quelque chose ? Nous avons là l'occasion de choisir de ne pas *fabriquer d'image*. Pourquoi Incidences ne choisirait pas là, avec cet emblème porteur d'hégémonie, d'opérer un renversement dans le rapport

image-modèle-sujet ? Il suffit pour cela de mettre la réalité à la place de son image. Nous avons donc inséré dans chacun des mille exemplaires de vrais dollars, parfumés un à un à l'eau de rose. Je te cite un extrait de l'éditorial :

« ... Depuis *Beirut*, construction/destruction, destruction/construction. Ce sacré Dollar qui asphyxie le monde, cow-boy à cheval sur sa sixième flotte, pompe alimentant les bétonnières à immeubles/champignons du désert, des campagnes et des mégapoles, est là : glissé dans une... pochette de cristal, embaumant l'eau de rose !

1000 dollars trempés dans le parfum de tous les clichés orientalistes...»

Là ce fut bon de payer le prix de notre conviction - billet par billet - au guichet !

En définitive c'est quoi la vie des revuistes ? S'il fallait vous qualifier ?

Quand tu fabriques ta revue, tu t'aperçois parfois que tu la suis à petit pas. C'est une image un peu pathétique. Je me suis vu : train, horaires, taxis, trajets, embouteillages, ce n'était pas elle qui me suivait, c'était moi qui la suivait. Il y en a que ça gêne : «j'arrête de faire le con !» tu fais pas le con, tu suis ta revue, c'est un sillage ! Il faut arriver à échanger cela, à accepter que, quelques fois, nous sommes pathétiques et que cela n'a pas de sens.

Nous en avons parlé à la Comédie des revues, à Montpellier, avec les amis de la revue *Grèges* ou avec Olivier Domerg et Pierre Parlant. Nous sommes pathétiques parce qu'il n'y a pas de raison partagée collectivement, sauf dans nos petits milieux, pour continuer à faire ce que nous faisons. Là où cela devient glorieux c'est que nous fabriquons des raisons d'être. Le Salon du livre, il existe parce qu'il y a un marché du livre. Le Salon des revues, il existe parce qu'il y a des gens qui fabriquent des raisons d'exister, même sans les maîtriser

Entretien réalisé à Marseille par A. Strid le 31 août et 27 septembre 2001

Incidences - revue de création - parution annuelle

Vient de paraître le n° 8 : «De la mesure des choses»

1 rue Saint Mathieu

13002 MARSEILLE

tel/fax 04 91 90 67 37

revue.incidences@free.fr

note 1 : «Les Sudistes» groupe de Rock 1966 Sanar y sur mer